



Kering, les mains dans le cambouis

Le départ de Luca de Meo de Renault a coûté 1,1 milliard aux actionnaires du constructeur. Et a redonné de l'espoir à ceux de Kering. A la télévision française, dans les années 1970, Steve Austin, alias Lee Majors, était « l'homme qui valait 3 milliards ». Cinquante ans plus tard, Luca de Meo a déplacé 3,6 milliards d'euros. Inattendue, l'annonce de son arrivée à la tête de Kering a rapporté 2,5 milliards d'euros de capitalisation boursière aux actionnaires du groupe de luxe. Une valeur qu'il va falloir maintenant justifier. À l'inverse, son départ a coûté 1,1 milliard à ceux du constructeur automobile.

L'ancien directeur général de la marque au losange n'est pas un homme bionique mais c'est un as du volant. Il a remis Renault sur le chemin de la rentabilité et redoré son image plombée par le scandale Carlos Ghosn. Ce patron polyglotte, qui sait parfaitement prendre les virages, surtout les électriques, n'est pas un killer de coûts, mais un homme de marques : il a un sens du produit et du marketing très développé. Depuis cinq ans, les actionnaires de Renault ne jurent que par lui : le cours de Bourse de leur groupe a été multiplié par trois.

Code de la route

En nommant le dirigeant le plus disruptif de sa génération aux commandes, Kering espère bénéficier du même retournement. Mais le groupe de François-Henri Pinault prend des risques : Luca de Meo a beau être milanais, il ne connaît pas le code de la route de l'industrie du luxe.

Luca de Meo sera-t-il une nouvelle fois l'homme qui tombe à pic ? Le propriétaire de Gucci compte sur ses superpouvoirs qui lui ont permis de redresser Seat, Fiat et Renault pour trouver de nouveaux relais de croissance. La star du cinéma d'action, Bruce Willis, a lui sauvé le monde 18 fois. Mais c'était à Hollywood. Le monde du luxe, ce n'est pas du cinéma.

null

Credits: null

